

L'art minime

Pierre Vadeboncoeur

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1991). L'art minime. *Liberté*, 33(1), 110–119.

LECTURES DU VISIBLE

PIERRE VADEBONCCEUR

L'ART MINIME

Le dessin de l'enfant tombe sur la feuille, directement, facilement, sans autre intervention ni idée que celles de le poser là comme il vient.

Spontanéité parfaite, qui en art est l'apanage de l'enfance. Pas l'ombre d'une volonté indépendante de la seule volonté qu'il faut pour mener matériellement la petite entreprise, pousser le crayon, réaliser sur la feuille un vrai bonhomme, un vrai soleil, une vraie maison, de vrais soldats. Aucun «problème» requérant un effort pour le résoudre ou pour seulement le concevoir, aucune tension de ce genre, ni volonté, ni discours, ni détour conceptuel, ni rien: l'enfant applique une volonté dont il ne se rend pas compte, comme pour marcher.

*

Le tout jeune enfant qui dessine ne cherche pas à réaliser un dessin de bonhomme mais le bonhomme lui-même. Parfaite pureté de cet art, tout entier à ce qui lui est extrinsèque, à ce qui ne le concerne pas comme art; tout entier à son prétexte nullement considéré comme prétexte.

L'enfant dessine un monsieur, une bataille. On serait tenté de croire, sur la foi de cette constatation, logiquement, que l'art ainsi décrit s'aliène, comme s'aliène l'art adulte quand il cherche son bien dans la seule objectivité du motif. Mais il n'en est rien. C'est tout le contraire. L'art de l'enfant

s'oublie lui-même en faveur de l'objet, c'est vrai, mais cet objectivisme ne produit aucunement l'effet observé dans l'art académique. Tout se passe comme si cette aliénation du regard et de l'intention, dans le cas de l'enfant, loin d'asservir son art à la platitude de l'objectivité, le libérait en mettant l'enfant dans une attitude diamétralement opposée à celle du mauvais peintre en pareil cas.



Luc l'instituteur,
crayon de mine et de couleur,
18 x 23 cm.

L'artiste académique et l'enfant ne pensent qu'au sujet, mais l'enfant ne se demande pas une seconde comment ce sujet est fait. Il restera donc tout à fait libre à son égard, sans d'ailleurs avoir conscience de l'être. L'exactitude n'a pas de signification pour lui. Ni exactitude de ressemblance, ni du reste exactitude dans l'application d'aucun moyen ou procédé. L'enfant ne sait rien: ni son modèle, ni son procédé. Il ne sait faire qu'une chose: peindre avec liberté. Et d'ailleurs il ignore ce que c'est.



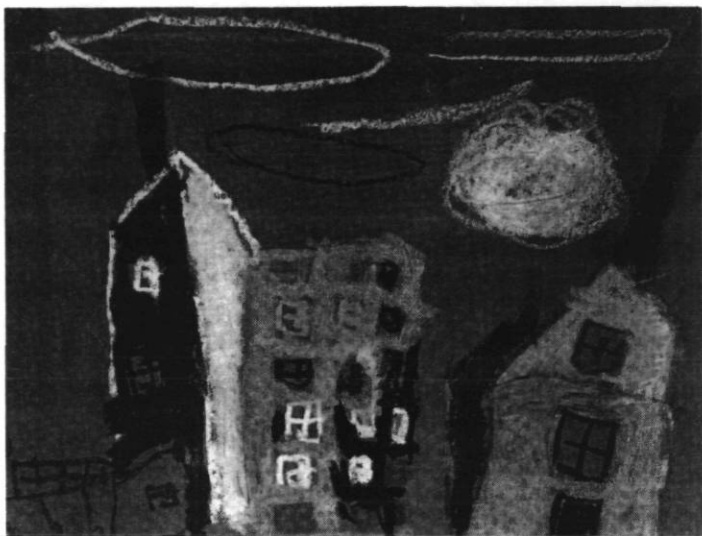
Guet-apens de bandits mexicains,
crayon de couleur, 18 x 23 cm.

*

Le dessin de l'enfant est du pur dessin. Il dessine une ville. Ce n'est ni une ville (qu'on ne voit pas), ni trois maisons (qu'on voit mais qui sont si sommaires et mal foutues que dans la réalité elles s'écrouleraient.) Il n'y a donc rien, il n'y a que le dessin.

La seule chose qui tient dans les trois maisons de l'enfant, c'est son dessin et il tient bien, comme vous pouvez voir. Ce dessin a pris réellement toute la place, sans en effet laisser de jeu pour un autre exercice, qui consisterait par exemple à tirer des lignes qui se respecteraient.

De telles lignes, qu'il n'a heureusement pas tracées, auraient coïncidé avec je ne sais quelle négation du dessin. L'enfant est passé outre sans même s'en aviser et il ne s'est posé de question ni sur son trait en particulier, ni sur les maisons en général.



La ville, pastel japonais, 23 x 30 cm.

L'enfant ne sait même pas que la ligne droite existe. On dirait qu'il sait qu'elle n'existe pas.

Il prend peut-être ses maisons dans l'objectivité mais jamais il ne les y retourne. Elles s'égarer en chemin dans une quatrième dimension d'où ressort à la fin seulement une chose inattendue qui est un tableau.

*

S'il avait été habile en dessin, il n'aurait pas bien dessiné. Il aurait dessiné bien. C'est extrêmement différent.

S'il avait dessiné bien, il aurait marchandé les lignes, cherchant à choisir telle ligne de préférence à telle autre, a priori, de sorte qu'il n'aurait plus dessiné du tout mais seulement conformé un objet sur la feuille à un autre, qui était dans l'espace ou dans sa tête, ou bien conformé ses lignes

à celles, prétentieuses, d'une stylisation sans nécessité interne.

Or, la seule chose qu'un dessin et d'ailleurs tout art ne peuvent supporter, c'est la conformité. Pas même la conformité d'une ligne à une autre considérée comme belle. Un dessin qui est passé par les comparaisons est un dessin mort.

Dès qu'un artiste cherche la conformité, il est foutu. Par exemple, la conformité avec ce qu'il a déjà fait; ce vice va jusque-là. Dès que l'adulte, donc, se met à vouloir plus ou moins répéter (je ne dis pas continuer) quelque chose qu'il a réussi, il est flambé. C'est là le meilleur exemple de cette impossibilité. L'art est l'antithèse de la conformité.

L'enfant, dans son art, est naturellement exempt du désir de conformer ce qu'il fait à quelque modèle idéal ou bien à ce qu'il a fait précédemment. Il a dessiné deux batailles, disons. La seconde n'est pas en concurrence avec la première. Elle vient à son heure et ne représente qu'elle-même. Elle se produit sans égard à sa rivale.

Les dessins d'enfants sont à chaque fois une entreprise nouvelle, neuve comme un matin d'enfant. L'enfant ignore qu'il y a une continuité entre ce qu'il a fait hier et ce qu'il fera demain, et la notion d'histoire de son propre art n'existe pas pour lui. L'avenir de son art, même l'avenir immédiat, n'est pas une chose à laquelle il pense. Son art est sans projet et sans projection. L'enfant n'entretient pas ces bases de comparaison. Le mot art est d'ailleurs une idée d'adulte.

Puisque l'enfant ne compare pas non plus son dessin avec ce qu'il devrait être, il ne lui vient pas à l'idée de vouloir faire les choses autrement qu'il ne les fait. Il ne se critique pas. S'il a le sentiment d'avoir manqué un dessin, il n'étudie pas ce résultat et ne tire pas de conclusion. L'échec ne signifie rien pour lui, rien qui importe. Il passe au dessin suivant sans regarder à rien. Donc son acte de dessinateur, en étant toujours absolument nouveau, ne

traîne pas l'hypothèque d'une critique ou d'une mémoire. Il le pose dans les mêmes conditions que le précédent, des conditions vierges.

Ne s'accomplit là que du dessin. Ni suite, ni avenir, ni passé, ni progrès, ni projet, ni souvenir; seulement plaisir, travail, application, un certain bonheur; concentration, oubli du reste; tout cela de premier degré.

*



Monstre de l'espace,
crayon de couleur, 21 x 35 cm.

Soleil, ou au contraire quelque chose de noir. Voici quelque chose sur le tragique. La dérision, l'amertume, la

peur, nullement réfléchies (car l'enfant ne s'analyse pas), passent directement dans le dessin où elles deviennent visibles sans avoir été observées par cet enfant malheureux. Par exemple une figure monstrueuse. Même à l'état d'image sur la feuille, une fois l'œuvre en route ou achevée, l'enfant n'y lit pas son propre malheur. C'est autre chose.

Comme écriture recelant un sens que seul le moyen d'art souligne, le dessin s'accomplit sur la feuille blanche en dehors de la volonté de l'auteur et dans son ignorance. De même que le dessin se réalise de lui-même en ce sens sur la page qui le reçoit, de même et avec la même indépendance le malheur de l'enfant passe de l'âme de ce dernier dans une figure séparée, objective, qui ne renvoie comme un miroir à l'enfant rien de ce qu'il sent comme personne, de sorte que l'image qu'il a créée ne le fait pas s'apitoyer sur lui-même. Il n'admira pas sa mélancolie, sa peur, il ne l'y trouvera pas, il ne l'y cherchera pas. Dans tout cela, notez donc que dessin et sentiment passent, sur le papier receveur, dans une zone d'exception où le sujet dessinant n'atteint pas lui-même, où il n'a pas accès.

*

Quel est donc le produit de l'enfant comme artiste? Une pure rencontre non préméditée, non cherchée, et dont le sens, d'ailleurs, continue après coup de lui échapper — le sens, le minime infini, le non terrestre. Et comme objet, qu'est-ce que c'est? Un bonheur, assurément. Mais plus matériellement? Plus matériellement, quelque chose de gauche et d'irréprochable, d'inachevé et complet. C'est une simple empreinte ébauchée mais parfaite. Elle n'a pas besoin de correction. Ses défauts n'en sont pas. Quelquefois sa composition pourrait être meilleure mais cette question n'a pas vraiment de pertinence. Un dessin d'enfant ne cloche pas. Chez lui, un déséquilibre ne pèse pas. Ce qui manque à ce dessin ne manque pas. Il a assez de grâce par cela qui de

lui est sans insuffisance, et cette grâce vaut curieusement pour le tout. Chez l'adulte, au contraire, un trou dans une belle œuvre la défigure et se fait voir tout le premier, alors que dans un tableau d'enfant il n'y a pas réellement de manque, il n'y a que du plaisir. Il n'y a pas de manque, de déficit, de creux, de négatif, de mort, dans son œuvre, picturalement parlant. Le jugement critique, qui peut ruiner un tableau de grande personne et le charger d'un blâme dont il ne se relève pas, n'atteint pas un tableau d'enfant. Chez les adultes, un tableau porte ses fautes, ses erreurs, et elles ont un poids si redoutable qu'elles peuvent aisément déterminer l'échec de l'œuvre. Mais qu'en est-il, chez l'enfant, dont les œuvres pourtant ont évidemment des degrés variables de valeur? Ce qui leur fait défaut, en splendeur, en couleur, en bonheur de découverte ou d'exécution, en diverses qualités, c'est ce qui, dans ces œuvres, n'est tout simplement pas advenu; et parfois, en effet, chez des enfants moins doués pour l'art plastique, cela fait que l'œuvre existe à peine. Mais elle n'est pas pour autant lacunaire. Réussie ou non, elle ne se fait pas reproche à elle-même. Elle ne souffre pas d'une maladie.

De même que l'enfant qui peint n'affronte pas la «difficulté» de l'œuvre à faire et que celle-ci ne se présente pas à lui comme un défi ni comme un obstacle qu'il aurait à vaincre, par une notable équivalence l'enfant qui peint n'est jamais vaincu, ni son œuvre ne l'est.

L'enfant artiste n'appartient ni au domaine de l'erreur ni à celui de la fausseté. Il est comme la joie, dont c'est l'exclusive et curieuse propriété de n'avoir pas d'ombre, quel que soit son degré d'intensité.

L'adulte peignant peut être faux et, de toute façon, la plupart des adultes se trompent dans leur art ou dans leurs idées. Mais l'enfant ne sait se tromper ni sur son art ni sur lui-même. Premièrement, ne se posant pas de questions, il ne risque pas de donner des réponses erronées.

En un sens, l'enfant n'est que beauté. Sans doute cette

perfection d'être, tout humble, tout dénuée d'importance, mais si entière, trouve-t-elle sa réplique dans l'œuvre picturale. Celle-ci peut bien être de peu de talent en effet, mais ce qui est remarquable, c'est qu'en tout état de cause elle n'a pas de défaut. L'adulte, dans sa personnalité, montre des abîmes d'insuffisance, des laideurs, du ridicule, mais celle de l'enfant est loin d'avoir un pareil relief de négatif. Elle est encore toute saine, toute jeune. Et ainsi sont les petites peintures qu'il fait, dans lesquelles on ne trouvera jamais rien de semblable à la bêtise, aux erreurs, à la lourdeur inintelligente, à l'insignifiance, qui ont conduit par exemple à l'art pompier, ou même simplement à l'extrême banalité.

Tout le temps que mes enfants furent jeunes, je collectionnai leurs dessins, leurs peintures. Je considérais ces petites œuvres comme un trésor. Elles occupaient une place spéciale dans mon esprit aussi bien que dans mon cœur. Je m'en faisais une sorte de musée personnel. D'une certaine façon, je les avais adoptées, élues, plus intimement et plus durablement que je n'ai jamais fait d'aucune peinture de grand artiste.

Mon rapport avec ces menus travaux n'était évidemment pas le même qu'avec les grandes œuvres. Celles-ci me suggéraient de pensées beaucoup plus fortes et m'entretenaient dans des émotions certes d'un autre ordre. Mais les dessins d'enfants m'habitaient bien plus naturellement et ils faisaient partie du côté humble de ma vie.

Il n'en allait pas d'eux comme des peintures de grands artistes. Ils m'étaient bien plus présents quotidiennement et au fil des jours. Ils ne régnaient pas en moi pour un temps puis à l'état de souvenirs ou de repères supérieurs mais un peu lointains. Ils entraient dans ma vie même et n'en sortiraient pas. Ils en faisaient partie. Ce n'est pas vraiment le cas des chefs-d'œuvre. Ceux-ci supposent qu'on sorte de soi pour aller les rejoindre. Mais les dessins d'enfants n'ont pas d'altitude. Ils brillent miraculeusement mais

tout autour de nous, en nous. Pour moi ils étaient d'abord des événements quotidiens. Une fois réalisés, ils ne quittaient plus cette origine, ils demeuraient dans ma petite histoire, mais avec une persistance singulière. Je retournais à eux de loin en loin, comme aux enfants eux-mêmes chaque jour. Je me constituais lentement un avoir à ma portée. J'étais riche de ça sans que personne ne s'en rende compte. Il appartenait d'ailleurs à tout le monde. Il était éparpillé sur les tables, dans des garde-robes, quelquefois par terre, jusqu'à ce qu'on y mette un peu d'ordre. Il gardait quelque chose de cette absence de valeur apparente et du peu de façon que les enfants eux-mêmes apportaient dans le traitement de ces dessins, qu'ils auraient immédiatement oubliés si je n'avais conservé avec soin certains d'entre eux par la suite. Cet or parfois violent aurait peu de rayonnement. Il ne serait jamais connu que de quelques personnes. Il n'existait que pour des proches.